

EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES DE POLICIERS RETRANSCRITS DANS MÉMOIRE D'UNE TRAGÉDIE – 13 NOVEMBRE 2015 DE CHRISTIAN CHAVANDIER, SÉLECTIONNÉS PAR L'AUTEUR LUI-MÊME.

EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES

APPRENDRE ET Y ALLER

Ariel, agent au service de déminage, n'est pas de service ce soir-là. Il est en train de regarder une « bêtise » à la télévision lorsqu'il reçoit le texto d'un cousin lui conseillant de jeter un œil sur ce qui se passe à Paris. Il change de chaîne, comprend rapidement qu'il ne peut pas « rester sur son canapé » et téléphone à son chef qui lui ordonne de venir immédiatement. Comme ses collègues, il habite à proximité du laboratoire pour des raisons de service, et il sont plusieurs à s'y retrouver cinq minutes plus tard, croisant trois dépiégeurs d'assaut de la BRI qui se préparent à aller au Bataclan.

EN PARLER ENTRE COLLÈGUES

« Nelson est en repos pendant deux jours, mais « ce qui m'a fait du bien, c'est de reprendre le travail », parce que les agents parlent, beaucoup, de ce qu'ils ont vécu. Ils en discutent entre eux de façon informelle, et il y a les réunions. Elles font partie du protocole de retour d'expérience. Et si elles ont comme fonction de faire le point aussi bien au niveau opérationnel que juridique, elles peuvent aussi jouer un rôle apaisant. C'est une des raisons pour lesquelles ceux qui vont travailler le lendemain passent la journée bien mieux que leurs collègues en congé. « De mettre par écrit, ça nous a aidés » ; chacun rédige sa partie sur le rapport d'information et détaille ce qu'il a vu « de façon à lui-même se décharger de ce qu'il a enduré » sans demander à un collègue de retranscrire. Parfois, ces rapports sont élaborés en commun, « il y en a un qui rédige, et tout le monde donne ce qu'il a fait ». Cela peut prendre du temps, de 12h30 à 15heures le samedi pour une équipe cynophile. Franck-Alexandre, lui, retourne dans son commissariat le dimanche pour organiser la suite des événements, refaire un débriefing mieux organisé que la veille. Ils sont donc sept, ce lundi matin, les mêmes qui s'étaient retrouvés deux jours plus tôt, au petit matin, dans le bureau du commissaire avec deux psychologues du service de soutien psychologique opérationnel (SSPO).

LES SONNERIES DES PORTABLES

« On en a tous parlé, tous ceux qui sont rentrés dans le Bataclan, ça nous a énormément choqués » n'explique Jean-Alain, et Martin évoque « une espèce de ...de symphonie de téléphones portables ». « Les images qui ont été les plus marquantes pour l'ensemble du groupe BAC », explique Eric, et il n'a de cesse de le redire, ce sont les « victimes, avec leur téléphone portable à côté d'eux, qui vibrait, qui sonnait », dont il sait qu'il y a des proches qui essaient de les joindre, « dans l'inquiétude la plus totale ». Comme lui, c'est ce que voit Pierre en arrivant à La Bonne Bière, les « téléphones portables des victimes qui étaient par terre » et ne répondront plus. Le nombre en redouble l'intensité, et dans le Bataclan silencieux après l'évacuation de la plupart des survivants, ce bruit permanent, la sonnerie classique et surtout celles qui se veulent plus amusantes, la petite musique, le chant d'un oiseau, celui d'un grillon, marquent durablement. Les policiers en trouvent dans les mains des morts avec « Papa », « Maman », « Mon chéri », « Mon petit lapin » qui s'affiche sur l'écran. Guillemette explique à quel point cela a été très dur de savoir que quelqu'un au bout du fil s'inquiétait. « Nous, on était là, on savait que malheureusement la personne ne pourrait plus répondre », explique-t-elle, déplorant ce « sentiment d'impuissance ».

NOMMER LES TERRORISTES

Le mot « méchant » est parfois employé par les policiers pour expliquer à leurs enfants, sans donner plus de détails, à qui ils ont affaire, mais c'est au chercheur que Robinson, décrivant le retour à la base, dit lors d'un entretien : « C'était fini, on était tous rentrés et les méchants avaient perdu ». La question aussi de la stupidité de l'idéologie des jihadistes est relevée par ce policier qui explique qu'on a beau être au courant, « on n' imagine pas que les gens sont tellement convaincus dans leur connerie ». C'est également la morale de Gaspard : « On va recommencer à vivre,

EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES

on va pas se laisser embêter par ces abrutis-là ». L'incompétence des assaillants surprend d'ailleurs la plupart des policiers, comme Eugène, mais aussi des otages : « Mourir à cause de brûles comme ça... ». Il y a aussi le terme « connard », employé (à quatre reprises) par un seul témoin lors de nos entretiens pour parler des terroristes, ainsi qu'en d'autres occasions par les rescapés presque vexés d'être victimes de tels nigauds. Un commissaire de police exprime cette impression : « J'ose me retourner et relever la tête. Je vois trois types avec leurs kalachnikovs monter à l'étage. Ils sont sereins, les connards ». Somme toute, ne sommes-nous pas dans la perception habituelle du délinquant qui passe souvent pour un niais aux yeux du policier » ?

LA PEUR PERDURE

La peur perdure tout au long de la première année, d'autant que quelques mois avant les entretiens de l'Etude 1000 », le 13 juin 2016, un couple de fonctionnaires de police est assassiné à son domicile de Magnanville, une petite ville des Yvelines, par un islamiste. Plus de la moitié des policiers intervenants de nos entretiens l'évoquent, dont presque le tiers en citant le nom de la ville. C'est après ces assassinats que certains pensent à leurs proches « comme victimes », qu'un agent auquel il arrivait auparavant de rentrer en tenue à la maison décide que « ça n'arrivera plus jamais ». Un commissaire fait un cauchemar dans lequel « des gens essayent de s'introduire dans (s) a maison ». Un couple de policiers remplace sa porte d'entrée, qui ne fermait pas bien, et veille à ce qu'elle soit toujours bien verrouillée. Ils sont après le 13 novembre quatre fois plus nombreux à dire qu'ils prennent quatre fois plus de précautions qu'à affirmer que cela n'a rien changé. Ils évitent les files d'attente au musée, certains ne vont pas les premières semaines « au théâtre, au cinéma, dans une salle de concert », ne se mettent pas dos à l'entrée quand ils sont au restaurant, regardent où sont les issues et encouragent leurs proches à faire de même. Et c'est la même personne qui exprime sa peur, disant qu'elle ne va pas là où il y a foule, et qui à un autre moment de l'entretien veut mettre en garde contre le « risque de repli sécuritaire ».